Zeitschrift: Bauen + Wohnen = Construction + habitation = Building + home : internationale Zeitschrift

Herausgeber: Bauen + Wohnen

Band: 15 (1961)

Heft: 9

Rubrik: Résumés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Résumés

Walter Gropius

Le rôle de l'architecte dans la société moderne (pages 319—321)

La position de l'architecte dans son double rôle de citoyen et de spécialiste fera l'objet des considérations suivantes. Nous chercherons particulièrement à savoir pourquoi l'influence de l'architecte sur les autorités publiques — celles qui le touchent de plus près — est si peu efficace. Les connaissances et techniques de l'architecte étant vastes et sa responsabilité à l'égard de la société très grande, nous voudrions savoir si l'architecte peut, et de quelle manière, étendre son pouvoir. De plus, nous aimerions élucider les «hauts et les bas» de l'opinion publique et leurs rapports avec l'architecture en général. En effet, rien ne réagit aussi sensiblement sur les activités de nos semblables que l'architecture. Presque toutes les considérations de ces derniers temps sont communes à dire que l'architecture de l'an 1960 est régie par la confusion et le chaos. On semble croire et admettre que toutes les tendances des dernières 50 années, qui formaient un ensemble architectural unitaire et logique, ont été brisées par la confusion des méthodes et des buts. La technique qui n'est qu'un moyen devient fin, certains principes individuels deviennent dogmes, un certain instinct historique nous ramène à l'arbitraire, l'abondance matérielle nous fait oublier nos responsabilités sociales et intensifie le goût du luxe et du superflu, les jeunes gens se perdent dans cette profusion de moyens; en un mot, nous autres architectes, sommes accusés d'avoir amené l'arbitraire, le manque de conduite et de respect, le hasard et l'esprit de jeu.

Néanmoins, avant de parler de cette «accusation», nous tâcherons d'élucider certains concepts. En effet, quel est le sens du mot «chaos»? Une définition classique nous dit que le chaos est un état entièrement régi par le hasard. Les grecs de l'antiquité considéraient «Chaos» comme le dieu le plus ancien. En ce qui nous concerne l'on peut dire que «Chaos» est de vigueur aujourd'hui encore et la confusion qu'il sème un peu partout paraît principalement atteindre ceux qui croyaient avoir découvert les méthodes seules valables. De plus, il existe encore un autre aspect de l'état chaotique: Les œuvres individuelles de qualité n'ont dans l'ensemble absolu de nos agglomérations chaotiques qu'une valeur relative, et c'est ici même que nous retrouvons les véritables raisons de notre confusion; ce ne sont pas les différentiations particulières qui procurent le malaise, mais bien plutôt l'ensemble amorphe non-organisé.

Il semble que deux principes fondamentaux doivent être respectés par l'architecte d'aujourd'hui s'il veut échapper à la confusion de notre temps. D'une part, il doit pouvoir suivre certains courants du développement humain qui lui sont imposés par la société même, d'autre part, il doit posséder les moyens techniques modernes suffisants qui lui permettront de réaliser ses projets. N'oublions pas que le premier aspect est d'importance primordiale. Evidemment, il existe plusieurs solutions possibles selon l'individu et il n'est pas juste d'admettre que chaque problème posé ne possède qu'une seule solution. Cette erreur a déjà causé beaucoup de malentendus. En réalité chaque solution permet différentes possibilités techniques et esthétiques selon le tempérament du constructeur. Le dernier siècle nous a apporté une quantité d'inventions techniques et progrès sociaux qui ont entièrement changé nos habitudes, standards et centres de gravité. Cette révolution a changé en partie nos vues architecturales et notre manière de vivre. Une flexibilité étonnante du plan a été atteinte permettant également la préfabrication industrielle d'une part et la précision technique d'autre part. Les caractéristiques fondamentales de l'architecture moderne sont: Augmentation de la flexibilité et amélioration des possibilités de mouvement, rapports spatiaux plus intenses entre l'intérieur et l'extérieur, formes de construction plus légères et audacieuses. Tels sont les éléments principaux qu'un architecte moderne ne peut plus ignorer; bien utilisés, ces éléments ne peuvent être chaotiques. C'est pourquoi il est à notre avis injuste de vouloir rendre l'architecte responsable de l'état «chaotique» de nos villes. Nous savons fort bien que nos autorités publiques n'ont, jusqu'à présent, jamais donné pleinpouvoir aux architectes, pourquoi donc les rendre responsable en ce qui concerne les urbanisations? A notre avis, c'est la société dans son ensemble qui est responsable, n'ayant pas su réalisé dans la pratique les théories de notre époque. Nous devons quitter toute idée de propagande ou d'originalité «à tout prix» et nous mettre à la recherche des véritables besoins de l'être humain. Seule cette recherche d'ordre éthique peut nous aider à combattre chaos et confusion. L'architecte doit retrouver son rôle «historique» dans la société. Les formes justes de l'architecture ne peuvent être atteintes que par l'équilibre des forces morales, économiques et techniques. Malheureusement l'autorité principale de notre 20ème siècle est le citoyen de notre état démocratique, et nous n'avons pas su apprendre à cette autorité qu'elle est le pilier portant de notre culture. Le citoyen comprend fort bien la législation qui le régit, mais il n'est pas conscient de ses propres possibilités: création, intervention et autres. Notre société doit encore prouver qu'elle est capable de faire d'une civilisation une culture, culture qui prendra place dans l'histoire, et ceci n'est possible que si le citoyen est à même de juger de ses possibilités, les formules de «beauté» toutes faites ne serviront jamais à rien. L'homme du 20ème siècle doit apprendre à observer, comprendre, juger et créer. L'architecture ne sera plus alors un phénomène isolé, mais facteur dans ensemble intégral. Il est évident que l'éducation de l'homme en général et des jeunes gens en particulier joue ici un rôle de toute première importance. La pédagogie moderne a prouvé que le développement de l'imagination doit être poussé à fond, car celle-ci est absolument nécessaire pour atteindre la liberté d'esprit désirée. Les bases de l'enseignement doivent être objectives permettant à l'étudiant de mettre en valeur sa liberté de jugement. Le Bauhaus a réussi à prouver que l'unité d'expression est possible sans étouffer l'individu en l'obligeant à utiliser certaines formules ou méthodes. A ce point de vue le Bauhaus a souvent été mécompris. Il s'agit ici de créer une unité de culture et non un dogme ou doctrine quelconque. L'aspect révolutionnaire du Bauhaus consistait principalement en sa «méthode d'enseignement». Le Bauhaus a su éviter le principe d'imitation des «grands maîtres» tout en créant un ensemble et un niveau culturel de valeur absolument historique. Il serait désirable que les méthodes d'enseignement du Bauhaus soient poursuivies. Un vocabulaire uniforme pourrait être ainsi créé, permettant l'épanouissement complet de la création individuelle. En plaidant pour une uniformité de vocabulaire nous espérons souligner les concordances, les rapports d'un individu à un autre, créant ainsi un jargon commun au niveau des interrelations.

Comment l'architecte moderne, nous demanderons-nous, pourra-t-il participer à ce mouvement culturel? La mode du «team-work» ne suffira certainement pas, car pour porter ses fruits, le travail d'équipe a besoin de buts précis et de méthodes de travail bien définies. Sans ces méthodes, le travail d'équipe est pratiquement sans effet notable.

Nous sommes sans aucun doute du même avis en prétendant qu'une expression commune ne peut résulter d'une ligne de conduite définie d'avance. Une certaine intuition collective est sans aucun doute absolument indispensable. Comment l'atteindre? Selon nous, la création d'équipes, dont la création doit être entièrement basée sur la libre volonté de ses membres, peut considérablement intensifier cette intuition collective. C'est pourquoi, selon nous, la propagation de la conception de team-work est de toute première importance, et fort heureusement nous ne sommes pas les seuls à être de cet avis. L'idée selon laquelle l'homme de génie ne peut se développer qu'isolé de l'équipe est à notre avis fausse. De même, «l'architecte en chef» secondé par «d'excellents» employés doit également être considéré comme une conception incomplète et démodée. Les formes nouvelles de notre société — et de l'architecture — demandent und «architecture totale» comprenant la collaboration d'individus en équipes. En parlant de collaboration nous n'entendons pas l'addition mais plutôt la complémentarité des forces, facteur souvent ignoré. Le vocabulaire particulier et les méthodes du véritable team-work cependant demandent une disposition d'esprit, une conception des choses de ce monde correspondantes. Seule cette disposition culturelle permettra le véritable travail d'équipe. Les possibilités de communication d'homme à homme — qui n'ont jamais été si faibles qu'aujourd'hui — forment le point de départ principal de cette disposition d'esprit particulière. L'esprit d'équipe, d'une part, et l'initiative individuelle dans le groupe, d'autre part, sont les conditions indispensables des méthodes de travail du team-work. Evidemment, il est nettement plus simple de décrire le travail d'équipe que de l'exécuter. En tous les cas il est absolument certain que l'efficacité d'une équipe bien organisée est nettement supérieure à celle du travail isolé. L'organisation du team-work est une des tâches les plus importantes des générations présentes et futures. Il faudra libérer les individus de leur splendide isolement en les invitant à se soumettre à la conception d'équipe, seule capable de combattre efficacement le chaos culturel de notre époque. Le recrutement de toutes les forces morales et techniques sera indispensable pour atteindre le niveau culturel qui sera le point de départ d'une véritable unité de pensée démocratique et unité d'action. Nous pensons que si cette unité existait, il serait même possible de tolérer certains défauts sans que l'ensemble en souffre trop. Nous sommes certains que les grandes œuvres architecturales et urbaines — Venise, Rome et autres — sont inpensables sans cette unité d'esprit qui seule peut créer le terrain favorable aux grandes actions. Comment, sans cela, expliquer l'église de St. Pierre, la richesse des espaces urbains des grandes villes italiennes ou autres chef-d'œuvres de la société humaine?

San Marco a parfaitement bien illustré notre manière de voir en parlant de «l'unité dans la diversité». En effet, ces deux concepts ne sont pas contraires; ils sont complémentaires et forment un ensemble absolument indispensable. Cette complémentarité est le concept même de toute véritable culture et seule la culture peut efficacement combattre la confusion morale, technique et économique, en un mot le chaos d'une société encore incomplète.

Gollins, Melvin et Ward

Bibliothèque de l'université de Sheffield (pages 322—327)

La bibliothèque de l'université de Sheffield qui contient environ 1.000.000 livres est la plus grande bibliothèque de Grande Bretagne après Oxford et Cambridge. Elle est essentiellement composée de petites bibliothèques d'institutions locales qui ont été groupées il y a environ 50 ans. A cette époque on pensait que le bâtiment suffirait longtemps encore, puisque l'université ne comptait que 200 étudiants et 22.000 livres à cette époque. 40 ans plus tard, la même institution comptait déjà 2.000 étudiants et 200.000 livres. Le programme du concours organisé en 1953 avait ces 200.000 livres comme point de départ y compris une augmentation de 8.000 livres par année sur une durée de 100 ans, ce qui nous mène aux 1.000.000 livres et 700 places de lecture pour 3.500 étudiants environ. En réalité l'augmentation annuelle des livres est de 10.000 ou même 15.000 au lieu des 8.000 projetés dans le concours.

Le bâtiment de concours à forme carrée et sans axes de prolongement était donc déjà trop petit le jour de l'ouverture! Lorsque le microfilm aura définitivement pris place dans nos bibliothèques peut-être le bâtiment sera-t-il alors trop ou juste assez grand?

La salle des périodiques contient 2.000 périodiques différents. Les étages du sous-sol qui représentent 4 fois 1.500 m² de place utile sur une hauteur d'étage de 2,20 m contiennent chacun 217.000 livres. Les rayons occupant 80% de la place sont séparés les uns des autres à une distance de 1,20 m; 20% sont placés à une distance de 1,35 m pour les très gros livres.

La grande salle de lecture sur deux étages contient à elle seule 15% de tous les livres, c'est-à-dire environ 130.000 livres. Notons entre autres un principe très osé de cette bibliothèque: la bibliothèque ne possède pas de système de contrôle, l'on considère par principe que le lecteur est plus important que les livres. Il est donc plus important que les étudiants puissent choisir librement les livres qui les intéressent que de vouloir ménager les livres de la bibliothèque, car évidemment, avec ce principe beaucoup de livres se perdent ou sont volés.

Bien que la bibliothèque de l'université de Sheffield n'existe que depuis 2 ans seulement, elle fait l'objet de maintes critiques: manque de flexibilité, etc. Les critiques admettent pourtant que la bibliothèque est devenu un véritable centre culturel.

Philip Powell et Hidalgo Moya

Bibliothèque d'enfants à Pimlico, Londres (pages 328—329)

La bibliothèque en question fait partie des services sociaux de la colonie Churchill Gardens. Elle est installée au rez-de-chaussée d'un bâtiment de 7 étages réservé à l'origine à des magasins. La bibliothèque est destinée aux enfants ne dépassant pas 15 ans. Les enfants plus âgés ont le droit de fréquenter la bibliothèque des adultes, placée à côté. La disposition des différentes fonctions, les meubles correspondants et l'organisation générale de l'institution sont très satisfaisants. Les meubles sont très simples au point de vue constructif (voir plan détachable).

Arieh El Hanani

Bibliothèque de l'institut des sciences naturelles à Rehovot (pages 330—332)

L'édifice en question est placé sur le terrain de l'institut de recherches scientifiques Weizmann et sert de bibliothèque à 9 instituts différents. La bibliothèque en question comprend 80.000 livres et 100 emplacements de lecture. L'entrée est absolument libre. Notons le réseau intéressant de 135 cm, ainsi que la construction de béton armé très originale.

Carl Olschner

Bibliothèque publique à Pascagoula (pages 333—334)

Par opposition aux bibliothèques européennes, les bibliothèques des USA sont des institutions véritablement «ouvertes» à tous les points de vue. Un plan de rez-de-chaussée d'un édifice de ce genre, dans une petite ville du Mississippi suffit pour nous prouver état de chose. Tous les livres sont accessibles et la distribution se restreint à l'auto-service, de plus l'envie de lire est nettement intensifiée grâce à la liberté d'action des lecteurs.

Skidmore, Owings et Merrill

Bibliothèque pour rarités de l'université de Yale (pages 335—338)

Le centre de l'ensemble est formé par un bâtiment principal de 6 étages abritant environ 180.000 livres et documents rares. Les étage du sous-sol comprennent différentes sections et 640.000 livres supplémentaires.

Les éléments de construction du bâtiment en question sont préfabriqués. Le squelette est en acier et l'ensemble revêtu d'éléments-façade. L'adaptation du bâtiment à son entourage, sa forme ainsi que ses proportions sont satisfaisantes, mais, nous demandons-nous, le caractère de l'édifice correspond-il véritablement aux besoins?

Kurt Thut et Andreas Christen

Meubles fabriqués à la machine (pages 339—343)

Lorsque l'on voit des meubles d'acier l'on a généralement l'impression qu'il s'agit d'une production d'usine. En réalité rien n'est aussi manuel que les points de soudure et le montage d'un meuble d'acier en général. A vrai dire rien n'est plus compliqué et plus coûteux que ce genre de construction, car leur production ne peut s'effectuer sur la machine. Par opposition à ce genre de meubles, les pièces illustrées dans ce cahier sont entièrement «fabricables»: découpage, montage et nettoyage peuvent être effectués entièrement à la machine.

Tapio Wirkkala

Poires électriques comme éclairage (page 344)

Depuis Edison qui inventa la poire électrique, les lampes ont presque toujours gardé la forme de «poire». Tapio Wirkkala a osé changé cette forme devenue traditionnelle. Les «poires» de Wirkkala servent en même temps de lampes et sont traitées particulièrement. Remplies d'un gaz particulier elles ont une durée d'éclairage de 1500 heures. Une poudre blanche répartie sur la paroi intérieure de la lampe permet une luminosité beaucoup plus grande que les poires courantes.

Arne Jacobsen

Collège Sainte Catherine à Oxford (pages 345—346)

200 garçons étudient dans ce collège composé d'une section sciences et section classique. Le terrain de l'édifice est de 315 ares et le coût de l'édifice sera de 1.000.000 de livres sterling environ. 292 chambres, 46 appartements et autres sont destinés aux étudiants et aux maîtres. La disposition et la construction du bâtiment sont claires. Notons que la reine même a inauguré le chantier.

Léonie et Charles-Edouard Geisendorf

Centre d'éducation des professions féminines à Stockholm (pages 347—353

D'importantes réformes de l'enseignement suédois ont obligé la ville de Stockholm de prévoir deux grands centres professionnels destinés aux arts ménagers, et ceci aussi bien pour les jeunes filles que pour les jeunes gens. Les deux centres en question enseignent également les arts et techniques de l'industrie textile, de la restauration, tourisme, transport etc. Un enseignement de ce genre n'ayant de sens que s'il est à même de s'adapter continuellement aux besoins de l'économie publique, les salles d'étude et de démonstration doivent nécessairement être très flexibles dans l'usage. Le programme extrêmement varié du centre en question comprend:

1. L'école centrale des arts ménagers.
2. L'école centrale des arts textiles.
3. Aula avec scène pour 350 personnes.
4. Halle de gymnastique.
5. Jardin d'enfant pour 60 enfants.
6. Centre de démonstration pour adultes.
7. Halles d'exposition.
8. Centre administratif municipal de l'orientation professionnelle.
9. Salles à manger avec cuisine (Capacité de 2.000 repas par jour).
10. Internat pour 50 étudiantes, différents appartements pour le personnel.
11. Services annexes (chaufferie, parking, etc.).

Les surfaces utiles nécessaires furent projetées dans une maison-tour pour des raisons de place. Les élèves ayant au moins 14 ans révolus la question des ascenseurs n'offraient pas de difficultés particulières et de plus, la solution «en hauteur» était la seule possible.

La solution choisie étant très concentrée, la place suffit tout juste pour y loger terrains de jeu, cours d'école, etc. Malgré une organisation peu courante, la disposition des différents secteurs et des salles communes est excellente.

Friedrich Wilhelm Kraemer

Gymnase complémentaire — école du soir — à Dortmund (pages 354—358)

Le perfectionnement toujours plus grand de l'enseignement moderne n'est pas fait pour diminuer le coût de nos écoles. L'enseignement en petits groupes, d'une part, l'augmentation des leçons scientifiques, d'autre part, et les progrès techniques, enfin, amplifient sans cesse les besoins de qualité et quantité. Le problème que nous illustrons dans ce cahier représente à notre avis une exception. En effet, l'école en question est utilisée deux fois par jour, ce qui évidemment, peut être considéré comme fort rentable. L'après-midi l'école est utilisée comme gymnase complémentaire, le soir comme gymnase du soir. L'édifice composé de différents bâtiments en béton armé et entourés de verdure comprend en tout 38.000 m³ à 75 DM/m³. La maison-tour d'habitation devant loger 85 élèves environ manque encore.

Summary

Walter Gropius

The role of the architect in modern society (pages 319—321)

I should like to talk about the ambiguous position of the architect in his relation to society and about his double role as a citizen and a professional. I want to point out why he, armed to the teeth with technical intricacies, design theories, and philosophical arguments, so rarely succeeds in pulling his weight in the realm of public domain where decisions are made which vitally affect his interests. Since popular opinion holds him responsible for the condition our cities, towns and our countryside have gotten into, I would like to examine where exactly he stands in this respect and which avenues of action are open to him to broaden his influence.

I would like to add also my reactions to certain "rumbles" in the architectural profession which have interested me as much as they have baffled me. Since architects possess in general a sensitive, built-in thermometer which registers the crises and doubts, enthusiasms and fancies of their contemporaries—we should listen to the notes of misgivings, warning or satisfaction emerging from their ranks.

All reports, made lately, by architects and educators on the state of architecture in the sixties were dominated by two words: confusion and chaos. It seems to them that the inherent tendencies of an architecture of the twentieth century as they were born fifty years or so ago and appeared then as a deeply felt, indivisible entity to their initiators, have been exploded into so many fractions that it becomes difficult to draw them together to coherence again. Technical innovations, first greeted as delightful new means-to-an-end, were seized separately and set against each other as ends in themselves; personal methods of approach were hardened into hostile dogmas; a new awareness of our relationship to the past was distorted into a revivalist spirit; our financial affluence was mistaken for a free ticket into social irresponsibility and art-for-art's-sake mentality; our young people felt bewildered rather than inspired by the wealth of means at their disposal. They were either trying to head for safe corners with limited objectives or succumbing to a frivolous application of changing patterns of "styling" or "mood" architecture. In short, we are supposed to have lost direction, confidence, reverence, and everything goes.

When trying to take a stand, I would like first of all to extricate myself from the verbal jungle we have gotten ourselves into. What, actually is chaos? One of Webster's definitions is: "A state of things in which chance is supreme." Well, those of us who welcome "chaoticism" may take comfort from the fact that the ancient Greeks considered Chaos to be the oldest god of all times.

Personally I do not feel too fearful of this god, who returns periodically to stir up things on earth, because never in my life-span has the architectural mission looked any less dangerous, less difficult and chaotic to me than it does now. It is true, in the beginning of the struggle the battle lines were drawn more clearly, but the fight was essentially the same: the coming to terms of a romantically oriented, jealously individualized architectural profession with the realities of the twentieth century. It seems to me that the specter of confusion is haunting mostly those who, for a short while, thought they had won all the battles and found all the answers; those who have come by their inheritance too easily, who have forgotten the great goals set at the beginning and find now their equilibrium upset by new developments in the social and technical field.

But let me examine the meaning of the word "chaos" more closely in all its aspects.

With our tremendously accelerated communication system, it has become quite easy today for people in all corners of the world to reiterate the most advanced ideas verbally while being actually unable to catch up with themselves in this respect emotionally. Therefore we see all around us an astonishing discrepancy between thought and action. Our glibness often obscures the real obstacles in our path which cannot be sidestepped by brilliant and diverting oratory. It also creates too rosy an impression of the actual influence architects are permitted to take in the shaping of our larger living spaces. Whether a conscientious and dedicated architect of today resolves his personal design problem in this or that way is, unfortunately, less decisive for the general looks of our surroundings than we are fond of believing. His contribution is simply swallowed up in the featureless growth that covers the acres of our expanding cities. In the last 20 years the U.S. has seen the emergence of an unusual number of gifted architects, who have managed to spread interest and admiration among designers in other countries. But when the curious arrived at our shores to see the new creations for themselves they were overwhelmed by the increase in general ugliness that hit their eyes before they had even a chance to find the objects of their interest in the vast, amorphous display. It is here where chaos reigns supreme, it is the absence of organic coherence in the total picture which causes the disappointment, and not the dilemma between different individual approaches to design.

Having been in the cross-currents of the architectural development for over half a century now, I find that an architect who wants to help mould the evolutionary forces of his time instead of letting himself be overcome by them, must distinguish between two sets of components which are apt to influence and direct his work. The first one consists of the human trends which gradually move a society toward new patterns of living; the second consists of the contemporary technical means and the individual choices of form expression which help these trends to take shape. It is imperative never to lose sight of the first while getting embroiled with the second because the architect is otherwise in danger of losing himself in the design of technical stunts or in personal mannerisms.

The potentialities of the new technical means fascinated my generation just as much as it does the architect of today, but at the beginning of our movement stood an idea, not an obsession with specific forms and techniques. The activities of life itself were under scrutiny. How to dwell, how to work, move, relax, how to create a life-giving environment for our changed society, this was what occupied our minds. Of course we went about the realization of such aims in very different ways, but I do not see why this diversity should by itself cause confusion, except to those who naively believe that there is always only one perfect answer to a problem. There are, of course, many technical and form approaches to the same task, and any one of them may be successful if they are well suited to the purpose of the building, to the temperament of the architect and if they are used with discrimination in their given environment.

The great technical inventions and social developments of the last hundred years which set off such a stream of changes in our way of living and producing, gradually established new habits, new standards, new preferences which have come to represent the unifying trends in today's general picture. Beginning with the discovery of the Bessemer steel and of Monier's reinforced concrete which freed architecture of the supporting, solid wall and presented it with virtually limitless possibilities for flexible planning, there has been a steady movement toward a less rigid, less encumbered style of living and building. The skeleton structures enabled us to introduce the large window opening and the marvel of the glass curtain wall—today misused and therefore discredited—which transformed the rigid, compartmental character of buildings into a transparent "fluid" one. This, in turn, gave birth to a totally new, dynamic indoor-outdoor relationship which has enriched and stimulated architectural design beyond measure. Pressure for ever more mobility and flexibility encouraged the evolution of industrial prefabrication methods which have, by now, taken over a large part of our building production, promising ever increasing precision and simplification of the building process for the future. The common characteristics which clearly emerged from all these innovations are:

An increase in flexibility and mobility;

A new indoor-outdoor relationship;

A bolder and lighter, less earthbound architectural appearance.

These are the constituent elements of today's architectural imagery and an architect can disregard them only at his peril. If related to a background of meaningful planning, they would reveal diversity not chaos.

I cannot accept, therefore, the verdict of the critics that the architectural profession as such is to blame for the disjointed pattern of our cities and for the formless urban sprawl that creeps over our countryside. As we well know, the architect and planner has almost never received a mandate from the people to draw up the best possible framework for a desirable way of life. All he usually gets is an individual commission for a limited objective from a client who wants to make his bid for a place in the sun. It is the people as a whole who have stopped thinking of what would constitute a better frame of life for them and who have, instead, learned to sell themselves short to a system of rapid turnover and minor creature comforts. It is the lack of a distinct and compelling goal rather than bad intentions of individuals that often ruins attempts of a more comprehensive character to general planning and sacrifices them bit by bit to the conventional quick profit motive.

And this is, of course, where we all come in. In our role as citizens we all share in the general unwillingness to live up to our best potential, in the lack of dedication to our acknowledged principles, in our lack of discipline towards the lures of complacency and of material abundance.

Julian Huxley, the eminent biologist, warned recently that "sooner rather than later we must get away from a system based on artificially increasing the number of human wants and set about constructing one aimed at the qualitive satisfaction of real human needs, spiritual as well as material and physiological. This means abandoning the pernicious habit of evaluating every human project solely in terms of its utility ..."

Our cunning sales psychology in its unscrupulous misuse of our language, has brought about such a distortion of truth, such a dissolution of decency and morality, not to speak of its planned wastefulness, that it is high time for the citizen to take to the barricades against this massive onslaught against the unwary. Naturally, the all-pervading sales mentality has also had its detrimental effect on the architecture of our time. Relentless advertising pressure for ever-changing, sensational design has discouraged any tendency to create a visually integrated environment because it tacitly expects the designer to be different at all cost for competition's sake. The effect is disruptive and quite contrary to the desirable diversity of design which would result naturally from the work of different personalities who are aware of their obligations to environmental integration. Here again we see that the forces which cause confusion and chaos originate from the excessive infatuation with the rewards of salesmanship which dominates modern life and which we can influence only in the role of human beings and democratic citizens, but hardly as professionals.

I was somewhat startled, therefore, by a sentence in the recent A.I.A. Report on the state of the profession: "The total environment produced by architecture in the next forty years can become greater than the Golden Age of Greece, surpass the glories of Rome and outshine the magnificence of the Renaissance. This is possible providing the architect assumes again his historic role as Master-builder."

How does this vision compare to the realities of the situation at hand? Don't we need to remember that such highpoints in history came about only when the skill and artistic inspiration of the architect and the artist were carried into action by the clear and unquestioned authority of those who felt themselves to be the rightful representatives of a whole people? The Greek pinnacle was reached by the courage and foresight of their leader Pericles, who pulled together all financial and artistic resources of the whole nation and its allies, including the military budget,